

Dehem, Roger. *Les économies capitalistes et socialistes. Leçons d'histoire*, Québec, Les Presses de l'Université Laval – Dunod, 1988, 209 p.

Marie Lavigne

Volume 21, Number 1, 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/702634ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/702634ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavigne, M. (1990). Review of [Dehem, Roger. *Les économies capitalistes et socialistes. Leçons d'histoire*, Québec, Les Presses de l'Université Laval – Dunod, 1988, 209 p.] *Études internationales*, 21(1), 183–184.
<https://doi.org/10.7202/702634ar>

ne peut intéresser que le spécialiste en économie internationale. Les arguments sont très théoriques et l'exposé, technique. Même le chapitre consacré à l'estimation du degré d'inefficacité des quotas américains sur les fromages, et celui consacré à l'industrie textile, ne sont pas facilement abordables par des non-spécialistes. Il est dommage que le langage adopté soit si technique; il gagnerait en persuasion s'il s'adressait à un plus large public, d'autant plus que les spécialistes en économie internationale peuvent trouver la plupart des chapitres formant ce livre sous forme d'articles déjà publiés dans des revues spécialisées.

Nicolas SCHMITT

*Department of Economics
University of Western Ontario
London, Canada.*

DEHEM, Roger. *Les économies capitalistes et socialistes. Leçons d'histoire*, Québec, Les Presses de l'Université Laval - Dunod, 1988, 209p.

Roger Dehem, professeur à l'Université Laval, bien connu par ses travaux en analyse économique, économie internationale et systèmes économiques comparés, présente ici un essai de « radioscopie des structures organiques de l'économie ». La radioscopie perce l'enveloppe extérieure des corps organiques et permet de dégager leurs pathologies. C'est ce que fait l'auteur, dans une perspective historique et théorique, pour des variantes de systèmes « parfois étranges ou aberrants » (p. VIII), dans un petit livre destiné à la fois aux étudiants et aux « initiés ». À l'heure où les changements observés en Europe de l'Est, en URSS, en Chine, semblent modifier les frontières des systèmes économiques, cet essai semble à première vue particulièrement bien venu.

L'ouvrage est partagé en deux parties inégales, les économies capitalistes en occupant moins de la moitié. On pourrait être surpris de cette terminologie à laquelle les auteurs non marxistes préfèrent habituellement celle d'« économie de marché » mais R. Dehem, après avoir rappelé les définitions de Marx, en souligne immédiatement le caractère « caricatural ». Vision de Marx, vision des grands libéraux du XVIII^{ème} siècle dont les grands héritiers sont Walras, Pareto et Schumpeter: voilà campé le contexte théorique d'un affrontement entre perspectives pessimistes ou optimistes de l'avenir du capitalisme. En cette fin de siècle où la théorie néo-classique est sortie massivement victorieuse des contestations et attaques dont elle a été l'objet entre les deux guerres et après la guerre, le schématisme de l'auteur peut sans doute se justifier.

Viennent ensuite des essais d'économie politique institutionnelle sur les différents modèles de capitalismes. En soi le propos est tout à fait pertinent. Quand on étudie les pays socialistes la tendance est à une extrême différenciation: on s'occupera des variantes soviétique, chinoise, hongroise, est-allemande. À l'inverse, on présente généralement aux étudiants une image abstraite uniformisée de l'économie de marché, supposée fonctionner à l'identique en Amérique, Europe, Japon, etc. R. Dehem commence par l'Amérique, référence du libéralisme. Les États-Unis ont construit la démocratie économique sur une terre vierge et c'est ce qui a fait leur force; ils ont commis l'erreur de se laisser séduire par une « confiance naïve dans la toute-puissance bénéfique » de l'État providence sous Roosevelt et ses successeurs d'après-guerre, mais la venue au pouvoir de Reagan renouant avec le libéralisme traditionnel a rendu aux États-Unis sa place de phare de la liberté. Par comparaison, dans la vision de l'auteur, les économies capitalistes européennes ont connu des histoires

beaucoup plus complexes. L'économie britannique affaiblie par la montée du syndicalisme (aux effets « funestes », un adjectif que R. Dehem réserve généralement aux incarnations du marxisme) a retrouvé un nouveau souffle avec Mrs. Thatcher. Dans le chapitre consacré à la France, si l'on n'est pas étonné de voir l'auteur attribuer à la tradition colbertiste la planification de l'après-guerre, on est un peu surpris du plaidoyer pro-Proudhon, « libéral très moderne » (p. 44). Roger Dehem a achevé son livre avant de voir les socialistes français, revenus au pouvoir en 1988, continuer une politique qu'il juge sûrement aujourd'hui positive. La RFA est créditée d'une adhésion à l'économie de marché d'autant plus méritoire que la théorie classique a eu du mal à s'installer « au pays de Hegel, de Marx, de Friedrich List » (p. 58). Et le Japon? N'est-il pas l'exemple d'une expansion fortement dirigée? Non, répond l'auteur; ici la tradition nationale confucéenne inspire « la coordination spontanée entre le secteur public et le secteur privé » (p. 65).

Après ce paidoyer passionné pour le libéralisme pur et dur, on s'attend à voir l'auteur vilipender les socialismes planifiés. Il leur refuse d'ailleurs, sauf dans le titre de la seconde partie, cette qualification. Pour l'URSS il s'agit de « soviétisme russe ». Celui-ci est décrit dans sa version stalinienne, « camisole de force » des initiatives et « hydre bureaucratique », après une assez longue analyse des débuts du régime soviétique; la perestroïka gorbatchévienne, à laquelle on arrive en sautant à pieds joints par-dessus la période brejnévienne, est qualifiée de « programme désespéré ». La Yougoslavie, dégagée du stalinisme, ne l'est pas de l'emprise du parti unique, ce qui explique son marasme « inqualifiable » (p. 110: un mot bien approximatif pour un économiste!). La Hongrie est prisée à l'Ouest pour son libéralisme; cela ne trompe pas l'auteur pour qui un signe infaillible de conservatisme est

donné par « le nombre infinitésimal de faillites » (p. 128). Comme on pouvait s'y attendre la RDA combine esprit prussien et marxisme orthodoxe; la Tchécoslovaquie est toujours sous le coup de 1948 (le coup de Prague) et 1968 (l'invasion soviétique). La Pologne est abonnée à l'insurrection et à la débrouillardise, et la Chine quoique éternelle est, elle aussi, excessivement enchaînée au Parti.

La conclusion surprend, non pas en réaffirmant le côté funeste du marxisme et les vertus des libéralismes, mais en renvoyant à l'anti-étatisme de Marx lui-même comme enseignement à tirer par les régimes « dits marxistes-léninistes » (p. 185).

L'ouvrage, comme on le voit, est fortement engagé. L'auteur balaye trop superficiellement le capitalisme pour qu'on puisse traiter cette partie autrement que comme une succession de prises de position. Les chapitres sur les pays « socialistes » contiennent beaucoup de détails trop sélectifs pour être vraiment utiles, sur fond de traitement unilatéral. Les informations concrètes sont tirés d'études d'experts (avec une très bonne sélection, par exemple, pour la Hongrie).

L'impact de tels ouvrages est sûrement voué à s'affaiblir maintenant que les dirigeants chinois comme soviétiques chantent les vertus du marché et de l'entrepreneurship. On peut certes dire le Parti est toujours là. Peut-être faut-il se préparer à une critique rénovée du socialisme, sinon les poncifs et clichés ne seront plus que d'un côté, le nôtre!

Marie LAVIGNE

Université de Paris I

FUNABASHI, Yoichi. *Managing the Dollar: From the Plaza to the Louvre*. Washington (D.C.), Institute for International Economics, 1988, 311p.